

quelques-uns de nos gens qui menaient des charges de grain aux éleveurs de Spirit-River ont dû rebrousser chemin."

Cependant le vent souffle du Nord-Ouest, la nuit s'annonce plus froide; la fonte des neiges doit se ralentir; peut-être demain pourrai-je partir. Pour être plus sûr, le Père téléphonera à Dunvegan.

Ce téléphone! voilà encore une invention précieuse! Imaginez-vous que les différents groupes de colons, à peine installés, sont reliés par ce fil magique, sans compter le télégraphe qui les met en communication avec le monde entier; il n'y a pas à dire, la civilisation a du bon! J'ai vécu dans ce pays près de quarante ans, ne recevant des nouvelles que deux fois par année! Et maintenant, chaque jour, nous recevons des dépêches qui nous font connaître les heureux résultats de la lutte formidable que nos braves poilus et leurs alliés soutiennent contre les ennemis de la France et du monde!

La réponse du téléphone est favorable. Nous allons donc dîner à Dunvegan chez Joe Bissette, vieux Canadien chargé du bac. Il nous passe sans accident, plus heureux que son collègue de Peace-River, qui a manqué périr avec tout son chargement, les câbles n'ayant pu résister à la force du courant.

* * *

Je passe le dimanche 16 juin à la mission Saint-Joseph de Spirit-River. Il y a cinq ou six ans nous n'avions que des métis et des sauvages. Aujourd'hui les belles prairies qui bordent la petite rivière Tripay (mot que les Anglais ont traduit par spirit, dans le sens de revenant) sont remplies de colons et se couvrent de magnifiques maisons. Le P. Girard peut exercer son zèle non seulement envers ses premiers chrétiens les indigènes, mais encore envers d'autres catholiques: Canadiens, Irlandais, Américains.

Avant la guerre, il a reçu de France une fort belle cloche, sans compter la plus belle qu'on ait vue dans ce pays; et c'est un plaisir de l'entendre sonner aux heures de l'Angélus et pour appeler les fidèles à la messe le dimanche. Et c'est plaisir aussi de voir arriver en grand nombre piétons, cavaliers et voitures. Cependant cette belle cloche n'a pas encore son clocher. Hélas! la chapelle n'est autre que la maison même du missionnaire. Le rez-de-chaussée forme une grande salle ouverte à tout venant; à l'extrémité un petit oratoire est adossé à la muraille, séparé du reste de l'appartement par une grande porte à deux battants. En temps ordinaire, dans la grande salle, les gens parlent, rient, fument à qui mieux mieux. Mais quand arrive l'heure de la messe, la grande porte s'ouvre, silence complet: on est dans l'église.

Il va sans dire que le P. Girard et moi, nous soupirons après le jour où une chapelle séparée, avec un modeste clocher, s'élèvera sur le terrain de la mission, comme celles que je dois bénir les jours suivants à Clairmont et à Redwillow. Ce sont des stations qui dépendent de la mission Saint-Vincent Ferrier à Grande-Prairie.